

ciseleurs de vers. L'un et l'autre, le premier d'une main plus nerveuse peut-être, excellent dans cet art charmant qui veut la légèreté du burin et la précision du trait. Ne leur demandez pas davantage.

Tout en ayant plus d'étendue le talent de Coppée manque d'envergure et d'élévation ; chez lui le vers se traîne un peu dans des chemins voisins de la prose ; mais il a de la facilité, du naturel, et, quand il s'en tient à l'étude des sentiments simples et moyens, une sérieuse connaissance de la nature humaine. C'est par ces qualités que vivront le *Luthier de Crémone* et le *Trésor*.

En face de Coppée et au-dessus de lui, bien certainement, quand au souffle poétique, se dresse Leconte de Lisle, le chef des *Parnassiens*. Leconte de Lisle est avant tout un poète descriptif. Son procédé, et le procédé de son école, réside surtout dans l'image et même dans l'image purement sensible. Un long substantif, une redondance d'adjectifs : le coup de pinceau est donné. Il y a telles de ses descriptions, les *éléphants*, par exemple, qui valent les toiles les plus chaudes de ton. Les deux écueils de cette poésie sont la boursofflure du style et la monotonie. Leconte de Lisle ne les évite pas toujours, et, ce qui est plus grave, le vent du matérialisme souffle trop souvent dans ses voiles. Ne fût-ce que dans l'intérêt seul de son talent, il est permis de regretter que M. Leconte de Lisle, servi d'ailleurs par une telle puissance d'imagination, ne se soit pas élevé aux conceptions spiritualistes et chrétiennes ; il eût fait cir-

culer la vie dans ses œuvres : l'âme en est absente.

Il est une école qui ne court pas après l'idéal, mais qui le fuit, qui ne tient compte dans l'homme que des sens, dans la nature que des forces chimiques et physiques, qui n'étudie du monde que les régions vulgaires et basses, et qui n'a d'autre ambitions que d'en calquer le portrait exact et repoussant.

C'est l'école qui s'intitule *naturaliste*.

Le plus connu de ses poètes est Jean Richepin.

Mais la facture savante et péniblement trouvée ne remplace pas l'inspiration, et par bonheur pour la conscience humaine et pour la dignité de l'art, l'immoralité du sujet et la crudité du mot ne constituent point la poésie. Quoi qu'en puissent dire la réclame et certain engouement malsain, la *chanson des gueux* et la *mer* sont donc des livres morts-nés.

Quelques jeunes gens, il y a une demi-douzaine d'années, s'avisèrent tout à coup que la langue française était d'un insigne pauvreté, et, courageusement, ils se mirent en devoir de l'enrichir. Les voilà donc puisant à pleines mains dans le trésor des trouvères, ou, comme autrefois Ronsard, tirant tout chauds du grec, et du latin des mots nouveaux, et n'oubliant guère qu'une chose, dans leur travail de reconstruction : un glossaire. Ajoutez à cela le feu roulant des métaphores, l'amoncellement des épithètes, l'inversion étrange, l'allure abandonnée du vers, le nuageux de l'idée : telle est la poésie de M. Mallarmé.